

STANKO
CEROVIC

APRÈS LA FIN
DE L'HISTOIRE

UN REGARD SUR LES RÉVOLTES
DU VINGTIÈME SIÈCLE

CLIMATS

APRÈS LA FIN DE L'HISTOIRE

DU MÊME AUTEUR

Dans les griffes des humanistes, Climats, 2001.

Comment maigrissent les ombres, Climats, 2003

Stanko Cerović

APRÈS LA FIN
DE L'HISTOIRE

Un regard sur les révoltes du XX^e siècle

*Ouvrage traduit du serbe (Monténégro)
par Aleksandar Grujić*

CLIMATS

Le traducteur tient à remercier
très chaleureusement
Jean Devriendt pour son aide précieuse.

© Climats, un département des éditions Flammarion
pour la présente édition, 2008.

CLIMATS

87, quai Panhard et Levassor
75 647 Paris cedex 13
ISBN : 978-2-0812-0843-8

Note de l'éditeur

Le présent ouvrage constitue l'édition abrégée d'un manuscrit original dont l'intégralité a paru à Belgrade à l'automne 2007 sous le titre *L'arbre de la vie, les fruits de la mort* (*Drvo zivota, plodovi smrti*), aux éditions Gradac.

Les coupes réalisées par l'éditeur l'ont été avec l'accord de l'auteur. Le titre de l'édition française a été choisi par l'éditeur.

I

Entre la nuit et le jour

Parfois, à l'aube, si les circonstances s'y prêtent, surtout si l'on dort dans la présence forte de la nature, entouré du silence au bord de la mer ou dans une grande forêt, là, dans la faille entre la nuit et le jour, lorsque le brouillard se lève, on aperçoit, parmi les innombrables « Moi » qui luttent pour survivre, celui duquel ils se sont séparés, comme les vapeurs se séparent de leur masse d'eau.

Et comme s'ils se rappelaient tout d'un coup tout ce qu'ils n'ont jamais été, tous les « Moi » se reconnaissent en dehors d'eux-mêmes, en tout sauf en leur illusion. Si grand est leur regret d'eux-mêmes que la plupart en ont des larmes dans les yeux. Et la chair de poule.

Un miracle inconcevable : le monde existe. Harmonie, chez laquelle j'avais ma place avant que le Moi n'entreprenne son voyage. Elle s'est ouverte dans la mémoire, elle s'est découverte à la conscience. Elle rit dans le cœur. Donc, ce n'était pas une légende ni un mensonge : autrefois, en effet, le Moi faisait aussi partie de ce monde.

À peine perceptible, Harmonie disparaît avant de se montrer entièrement, et cela est suffisant pour que la

conscience enregistre son artificialité : à la fois plus puissante et plus faible que n'importe quel fantôme qui erre à travers la conscience. Elle est, et en tant que telle, elle est sa proie facile. Mais parce qu'elle est, elle ne sent pas les fantômes, ne les aperçoit pas, même quand ils appuient sur le bouton pour supprimer la vie ou détruire des planètes.

En elle, le Moi se reconnaît. C'est alors qu'il se rend compte de son devoir le plus important : l'autodestruction. Comme le seul moyen de retourner à soi. Comme si l'illusion du Moi devait passer par la mort pour que celui-ci, une fois disparu, devienne réel. De quel voyage s'agit-il ? Par où passe-t-on au-delà de la mort ? Comment l'être, fait de mensonge et de vanité, compte-t-il emprunter le chemin de l'autodestruction ? Pour devenir, à la fin de ce chemin, et uniquement à la fin de ce chemin, partie constituante de la vie.

Dans un moment comme celui-là, entre la nuit et le jour, on voit dans la conscience les formes – davantage encore les sèves et les sentiments qui les ont suivies – créées et dissolues tour à tour dans les profondeurs de la nuit. Le monde a fait son apparition dans la conscience sans bruit, si doucement qu'il n'a fait peur à personne. Le sentiment de pureté et de bonheur règne, peut-être conséquence du fait que la séparation imminente se fait pressentir dans chaque point du corps, sur chaque terminaison de nerf : le monde et la conscience, ensemble maintenant puis, peut-être, plus jamais. Mais aussi, il y a un souvenir : cela a déjà été. Sinon, ils n'auraient jamais pu s'accorder si parfaitement, par tous leurs pores.

Quelque chose infuse dans le corps entier, surtout sur le visage, peut-être dans les veines ou seulement dans les nerfs. La science aura du mal à le saisir car ce moment, insaisissable, disparaît dès que la conscience s'aperçoit qu'il est là. Ruisselant, il remplit chaque millimètre de la peau, et descend lentement dans les profondeurs du corps, introduit le message d'harmonie et de sens dans ce nouveau Moi qui se déplace doucement et humblement, comme aucun Moi dans l'Histoire avant lui, à la lisière de la conscience, juste pour que la conscience sache que les rêves n'ont plus de prise sur elle, mais qu'elle non plus ne sera plus désormais esclave des fantômes réveillés, jetée dans les camps, ni dans les prisons, condamnée au travail forcé, avec la mort comme récompense. Un mot insipide, certes, défiguré plus que n'importe quel autre, mais qui, à présent, ne l'est plus : dans ce petit matin, c'est l'Amour qui traverse le monde et la conscience. D'où ce silence ahuri.

Ce Moi-là, il est à chercher. Quitte à y laisser sa peau.

C'est la Séparation, si enivrante que la conscience ne peut pas la retenir en mémoire sans s'affoler. Elle retient uniquement le sentiment que c'était doux : le ciel couleur d'ambre là où le soleil s'est couché, l'écho à peine perceptible de l'Amour, juste suffisamment pour que la conscience soit capable de le supporter sans éclater immédiatement en un nombre infini d'étoiles de douleur causée par cet abandon, comme elle explose en un nombre infini d'étoiles après un simple choc. Sonnée, poussée par la force de la peur ou de l'inertie, la conscience s'éloigne du lieu de la Séparation en empruntant le tunnel de la mémoire jusqu'à une limite où elle s'arrêtera, à bout de souffle. Elle y plantera son Moi, arbre de la Séparation,

arrosé par la peur et la souffrance. De là, enchaînée comme des corps célestes dans leurs orbites, imaginant le monde d'après ses peurs et ses désirs, elle tire et aboie aux étoiles. Tous les courants vitaux poussent le Moi à se lancer dans cette fuite.

Cependant, au-dessous d'eux, les courants de l'esprit voudraient rebrousser chemin.

Les forces d'attraction et de répulsion agissent mais, d'une façon ou d'une autre, chacune est déterminée par le point de la Séparation. Dans les exploits des grands vagabonds, l'esprit revient au dernier tournant qui mène à cet endroit enchanté de la conscience, mais là, il est envahi par un sentiment d'effroi ou de bonheur exagéré. Sur ce point, la peur et l'extase s'unissent. En s'approchant de sa source, la mémoire elle-même va vers l'autodestruction ; tout est en train de fondre et de perdre sa forme et sa force dans les tempêtes de sang qui se lèvent du cœur dès que les intrus commencent à s'approcher de l'endroit de la Séparation. C'est ainsi que le Moi va vers lui-même : en se déshabillant, en s'oubliant, en se repentant et en se transformant, comme du plomb qui tourne en or dans l'attente du rendez-vous amoureux.

Pourtant, même les enfants savent qu'il n'y a aucune Séparation dans la naissance des formes et de l'esprit, ni aucune frontière entre la nuit et le jour, que c'est la Terre qui tourne autour de soi et autour du Soleil. De façon monotone et impassible. Pourquoi alors tout d'un coup le cœur se met-il à bouillir comme une marmite sur le feu, pourquoi ces larmes de sang qui débordent et les cellules qui se mettent à courir dans tous les sens à la recherche de l'étreinte perdue, comme s'il s'agissait de la

survie du monde ? Chaque terminaison nerveuse erre dans le vide et cherche le fil auquel elle a été arrachée. Chacune attend les sèves d'en bas qui la feront fleurir. Ses bourgeons renferment des désirs plus beaux que toutes les fleurs visibles. Comment exclure la possibilité que les fleurs ne soient que leurs illustrations...

Quels sont ces composants chimiques qui, une fois séparés, provoquent une telle tempête dans une éprouvette que les vagues de colère, de peur, de désolation et d'espoir n'arrivent plus à s'apaiser, si ce n'est dans une explosion, ou dans une nouvelle séparation, comme s'il n'y avait pas de vie en dehors de la torture ou de l'amour ?

Peut-être, au bord de la mer, la conscience absorbe-t-elle la stridulation nocturne des criquets, venue, semblerait-il, de la terre et de l'air, ou de la nuit, de l'éclat de la lune, ou bien transmet-elle le scintillement des étoiles, car cette stridulation parvient, par l'ouïe, au même endroit du cerveau que le ciel étoilé par la vue, leur coïncidence donnant l'impression que les étoiles murmurent. Peut-être que le corps et la psyché, comme tout le reste dans la nature, sentent l'arrivée de la lumière solaire.

Que ce soit à cause des criquets, des étoiles, de la lune ou des sèves de la nuit, le sang irrigue les neurones et les réveille dans la douceur. Alors il advient que le plus faible, le plus inutile d'entre eux s'imagine que l'Amour perdu le cherche parmi les étoiles. Précisément lui, depuis la Création. Qu'il le cherche sans répit, l'appelle et l'espère chaque nuit, tandis qu'il erre et s'attarde.

À Prčanj, quand, au mois de septembre, je monte sur un vieux figuier prendre mon petit-déjeuner, et ouvre un

fruit mûr pour que ses nerfs se laissent inonder par la lumière matinale de la même façon qu'ils se sont laissés – baigner pendant toute la nuit dans le clair de lune – je retrouve la même impression de douceur en train de naître. En connivence avec la lune, la figue mûrit durant la nuit. Ses terminaisons mielleuses baignent dans la douceur qui fait éclater la peau qui les protège ou les entrave en même temps. Dans la conscience, ce n'est peut-être que l'illusion de faire un avec le monde, mais cette illusion n'est certainement pas dans la figue. La petite figue molle atteint facilement cette même vérité pour laquelle le Moi, sans pouvoir percer le mur d'illusion, entreprend des guerres mondiales.

C'est ainsi que, le matin, parfois, on découvre dans la conscience l'endroit qui unit la Séparation oubliée et le Rendez-vous si désiré. Dans cet endroit, les drames historiques les plus graves ont lieu ; tout le déploiement de l'Histoire et de la vie s'organise par rapport à ce point. Toutefois, en dehors de ces événements aux confins du temps et de l'espace, ce point ne peut pas plus être inscrit dans la mémoire que dans le monde. Comme la première enfance, il est au-delà de la frontière.

On peut prétendre qu'il s'agit d'une illusion. Le problème est que quand on sent une fois le souffle de cette illusion sur le visage, toute notre vie, surtout notre Moi, ressemble à une de ses ignobles imitations.

La pensée des philosophes tend vers ce point, c'est en l'atteignant que les prophètes tombent dans la transe et que les futurs artistes s'annoncent, c'est par lui que jurent les toxicomanes. Il est possible que ce point nourrisse l'amour et la fidélité, et aussi qu'il soit responsable du généreux élan d'autodestruction qui rachète le mal dans

le cœur des hommes et libère la conscience de sa responsabilité dans la destruction du monde.

Quand, pour une raison ou pour une autre, ce point finit par s'échapper, parce que le nerf, depuis lequel s'ouvre le regard sur lui, se trouve coincé ou malade, ou que l'expérience des hommes se développe dans une partie du cerveau trop éloignée, c'est le signe qu'une terrible souffrance se prépare, qu'un étouffement collectif peut avoir lieu, ou la disparition de l'espèce. Du cerveau vers le monde, commence à s'étendre une faille apocalyptique.

C'est sur ce point que la guerre de Troie a lieu. C'est là où se construit la Jérusalem Céleste, où naît la vision de Nirvana. C'est le vide d'où la pensée se déverse dans le monde, comme le clair de lune à travers l'eau, sur le chemin irréal de Lao-tseu. C'est là où une voix dit : *Où es-tu ?* Immédiatement avant l'expulsion, tout y est si plein, inébranlable et clair, même s'il n'a jamais eu de témoin pour le voir et le vivre réellement.

Il n'y a rien, mais la conscience garde le souvenir d'un rien plein de douceur melliflue. Ainsi que la conviction que là se trouve la véritable vie, que là vit le vrai Moi, qu'il y a un endroit où je suis, en première et non en troisième personne, tout seul et sans illusions, même si toute la vie s'écoule loin de cette terre natale, et que le retour à la maison m'est interdit.

La vie, tout comme l'Histoire, encore plus un livre, s'y réduit en un seul soupir : il aurait fallu chercher ce Rien. Toutes les autres obligations ne sont que fiction.

Y a-t-il encore des hommes courageux ? Existe-t-il une vie digne, ou du moins une mort honorable ?

Au premier mouvement volontaire du corps qui se réveille, l'enchantement de l'univers disparaît. Quelque

chose meurt. Jusqu'alors, on ne sent pas les limites du corps qui ressemble à la mousse bruissante sur la vague de la vie, sans début ni fin. Mais quand on bouge consciemment une jambe ou, même immobile, par le seul désir d'être, on écarte dans la conscience, ne serait-ce qu'un peu, le rideau de la nuit, tout disparaît momentanément. Le verre de cristal se rompt, le Moi est né. Les enfants pleurent. Seul le sein peut les apaiser car sa douceur intime et le goût du lait prolongent l'étreinte perdue dans l'état du réveil. Quand ils perdent le sein, commence la fuite qui ne s'arrêtera jamais. Celle-ci prendra d'innombrables formes mais ne prendra jamais fin dans la conscience, c'est son seul mouvement naturel. Si elle s'arrête, c'est contre nature. Dans le vertige d'autotorture et de recherche de soi, les poètes ont retenu l'image du charretier qui fouette son cheval jusqu'au sang, jusqu'à la mort. On ne voit pas le charretier, il faudrait, pour ce faire, disposer du temps et tourner la tête, mais on sent le fouet.

Le pire est qu'on fuit sur place, comme dans un rêve. Car le Moi naît pour la prison. Il regarde le ciel par les barreaux des sens, imagine la vie au-delà des murs de la peur et la conquiert uniquement dans les désirs, il est libre et infini uniquement dans les désirs. Mais il ne bouge pas d'un trait. Jusqu'à ce qu'il se vide de tout son sang et se décompose, de sorte que nulle part, ne reste en lui aucune trace d'illusion.

Le premier mouvement volontaire du corps fait que toute cette plénitude de douceur, qui, de partout de l'infini, tels les rayons de milliers de soleils, se dirige vers mon cœur, se transforme sans bruit aucun, immédiatement, en un vide, en un abîme que le Moi essaie de fuir dans la

panique, en se réveillant et en étant. Ce sont les os et la chair qui sont sauvés, mais à part eux, il n'y a plus rien. Le Moi les maintient réunis et eux s'assemblent autour de lui en une carapace. La peur l'a emporté. La lutte de survie commence. Tous contre tous. Le Moi hurle de toutes ses forces que c'est en cela que consiste son droit au bonheur.

L'homme se fait au bruit et n'y prête plus attention. Le fossoyeur frappe avec une pioche : quelqu'un doit travailler. Dans ma conscience, il creuse le tombeau du monde.

II

Ce que sait la main gauche

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi les événements, après être descendus dans la mémoire, gardent-ils leur forme et de nouveaux sentiments commencent-ils à y habiter ? Pourquoi un nouveau sens, jamais imaginé, commence-t-il à pointer ? Cela dit-il quelque chose sur les autres dimensions où la vie, après m'avoir traversé, continue ? Pourquoi le dur chemin enduré par le corps, construit par des efforts, consolidé par des intentions et des désirs, trempé des gouttes de sueur et des larmes, blanc, clair et m'appartenant – car je connais jusqu'à ses moindres pierres –, pourquoi ce chemin se transforme-t-il en maquis impénétrable, puis en marécage, puis en vide, puis à nouveau redevient un éclair inexplicable, sondant les profondeurs de la mémoire ? Qui passe par ce chemin quand le Moi n'y est pas ?

C'est comme si la conscience gardait la surface lisse des intentions, des désirs et de la mémoire pour laisser filtrer à travers elle des expériences fraîches. Ce qui se déroule avec celles-ci ensuite, mieux vaut que le Moi ne le demande pas. Cela ressemble à la ruse du corps : lui aussi

XVIII

Les figues d'Ithaque

Une fois de retour, enfant de Zeus sans peur ni reproche, par compassion pour les voyageurs aveugles et leurs sacrifices, à l'aurore, lorsque le soleil pointe sur la falaise grise d'où le visage sculpté du conspirateur borgne veille sur la baie de Kotor, lève-toi et observe le large pour apercevoir celui qui revient. Lève-toi parce que tu dois cueillir des figues qui, toute la nuit, dans l'étreinte de la lune, pour t'accueillir douces et humides, ont mûri, la peau tendue jusqu'à l'éclatement. Cette peau éclatera sous tes doigts. Sinon, j'ignore quel sera ton châtement : tenant à peine sur leur queue, se réjouissant de te rencontrer, lourdes de jus et de douceur, elles sont prêtes à se livrer à ton poing au moindre toucher, idéalement façonnées pour toi et, dès la création de la Terre, promises à toi. À qui d'autre, sinon ? Jamais tu n'as rencontré une telle confiance en toi et jamais personne ne t'a tout donné ainsi, sans réserve ni hésitation.

I.

Je me sens en fraude envers tant d'amour et je mourrai sans en avoir demandé pardon.

Quel terrible tourment que le retour ! L'homme se tourne et regarde le sentier sur lequel son ombre allongée traîne encore et il réalise ce qu'il a pressenti depuis le début : jamais, nulle part, en aucun moment, il ne méritait de vivre ! Nulle station où il serait passé et qui lui serve d'étape, où il puisse dire, devant les hommes, les animaux, les plantes, l'eau et l'air, qu'il a donné plus qu'il n'a reçu ou qu'il a, pour le moins, accepté les cadeaux avec gratitude, les conservant dans sa mémoire.

Or il n'a pas eu le temps, il a ramassé ce qu'il a pu et il s'est empressé de continuer.

Cette phrase, *je n'ai pas le temps*, que signifie-t-elle et d'où est-elle venue ? Elle apparaît dans la conscience à tout moment, de nulle part, sans avertissement, et elle y fait des ravages : elle s'empare du pouvoir et devient la base de tous les Moi qui errent sur terre. Le père du Moi est le désir de briller mais sa mère est l'impression de « ne pas avoir le temps ». À la naissance déjà, dans la conscience amorphe du nourrisson, l'impression de ne pas avoir le temps s'enfonce comme une épée. Dans un coin obscur, il y a une peur. Elle sourit cyniquement et tient dans la main un jouet, peut-être la mort. Et voici la fuite et la course. Même quand le Moi s'éloigne de la peur, restent l'impatience, comme une plaie incurable, le réflexe du Moi d'être autrement et ailleurs, plus grand et plus fort.

On perd du temps, on n'en a pas assez. Quand ils réussissent à s'introduire dans la société, le sentiment que le temps leur échappe, ou qu'il les traque, ce qui semble revenir au même, réunit tous les individus en sorte que le noyau de peur qui réside dans tous les Moi tourne en panique généralisée : des millions d'entre eux se lancent dans une ruée qu'ils appellent Histoire et Civilisation, lesquelles tournent de temps en temps en suicides collectifs, menaçant de mort les insurgés qui essaient de s'arrêter et de faire demi-tour.

Où rentreraient-ils ?

Voici le paysage du retour : un univers bourré de millions de regards accusateurs portés sur celui qu'ils avaient, il y avait si longtemps, accueilli comme leur plus cher invité et qui avait détruit leurs domaines et volé leurs trésors, sans hésitation ni regret, avant de fuir et de les oublier. Tous les chemins se souviennent de toi. Il n'y a pas d'endroit où tu passeras inaperçu.

C'est pourquoi, enfant de Zeus, toi qui avais bouclé ton chemin de croix pour retourner au point où le temps est immobile, il te faut aller jusqu'au figuier accomplir le rituel d'expiation, de célébration, d'adoration, de genuflexion, de sermon et autres jeux d'amour, comme tu l'as appris là où il ne fallait pas. Prends ensuite son fruit dans la main, comme il sied à tous les deux.

2.

Il est un phénomène qui, je l'espère, ne sera jamais l'objet d'aucune étude car, dans ce cas, il disparaîtra comme un mirage : il y a quelque chose dans cette terre,

sur ce territoire comprenant à peu près la surface de la péninsule balkanique, qui fait que ses fruits y ont un goût plus prononcé qu'ailleurs. J'ai entendu dire qu'un phénomène semblable existe dans une région du Caucase. Imaginons une grande créature émergeant des eaux de la baie de Kotor et enlaçant à pleins bras, de sorte que ses doigts se joignent à hauteur de Belgrade, au confluent de la Sava et du Danube, englobant l'Herzégovine et une partie de la Croatie, la montagneuse Bosnie, ainsi que la plate Macédoine, jusqu'au Péloponnèse et Athènes, la Crète incluse, on aurait alors, dans cet enlacement, une partie de la Terre dont les goûts et les parfums, irrésistibles, invitent presque les gens à manger leur propre langue.

Récemment, c'était encore ainsi. On dit qu'à présent la globalisation y arrive aussi et que la terre n'y est plus ce qu'elle était.

La terre y a tant de goût que les hommes, lorsqu'ils quittent le cercle enchanté des Balkans, se sentent soulagés et sont à la fois comme transportés dans un monde factice, constamment en manque de quelque chose. Dans ce monde, ils ont tout, sauf l'essentiel. C'est la source des grandes collisions et confusions historiques, sans que personne en soit responsable, car tout provient de ce goût des fruits de la terre. En dehors des Balkans, le goût de la nourriture est celui de la nourriture pour les oiseaux en cage.

C'est pourquoi on y apprécie moins l'art culinaire que la nourriture arrivée presque telle quelle dans l'assiette. Pendant que j'écris ces lignes, l'eau m'en vient à la bouche, car remontent en moi de je ne sais où les goûts de tomate et d'aubergine, de raisin noir Kratošija, de fruit d'églantiner, d'agneau rôti et de skorup, fromage fait par

la montagne elle-même. C'est ce qu'on mange lorsqu'on va de la mer vers Durmitor et plus loin, jusqu'à Belgrade, si l'on a de la chance d'y mettre le pied entre deux bombardements. Il se peut que ce goût de la nourriture abrite un sentiment d'urgence et d'existence éphémère, car au lieu d'y passer calmement, l'Histoire s'y engouffre et gronde, comme des armées impériales. Tout y est enivrant, payé en sang et en passion, de sorte que la terre s'efforce, elle aussi, d'être digne de la kermesse. Car il n'y aura pas de deuxième chance. De tous les plats, seule la choucroute rasan, à proprement parler, mérite le respect en tant que nourriture non gâchée par l'homme. Du chou au goût de pierre. Il est difficile d'écrire quand on est aux prises avec la joie. De la joie perdue ou retrouvée, peu importe.

Tout cela nourrit un rapport lointain avec une vision du monde, une sensibilité formées pour toujours il y a longtemps, chez Homère. Il existe peu d'écarts, bien qu'infranchissables, entre l'esprit pur et la terre si pleine de suc enivrants. Trop beau et trop court, exaltant et insupportable comme une passion presque inhumaine, tel a dû être le contact entre le monde sensible et l'esprit pur sur la terre d'Homère : deux visages quasi se pénétrant, deux regards sur le point de se superposer dans l'abîme, de s'arracher le souffle, de se toucher, et qu'alors le monde explose brusquement, comme illuminé par la beauté d'un Dieu. Voilà ce qui aurait dû se passer car cette attraction fatale est inscrite dans le goût de la terre, destinée à ceux qui se montrent dignes de l'embrasser et de la mordre. À ceux qui vivent pour la voir, pour l'aimer et pour ne jamais la décevoir. Comme Hector et Vuk Lopušina. Comme Socrate quand, au matin, il remercie le soleil,

après être resté toute la nuit au même endroit sans esquiver le moindre geste ni la moindre pensée, juste regardant et admirant, comme quand un mortel regarde les déesses se baigner, harmonie infinie émanant de tous les pores de la terre afin de s'épanouir dans son cœur.

C'est toujours ainsi dans la terre, mais jamais en moi.

3.

Le jardin est plein de fleurs des champs qui poussent où elles peuvent. À l'entrée, néanmoins, la voisine a planté une rangée de pensées, pour avoir une plus belle vue, une fois dans la cour. La propriété de ce jardin pose problème, personne ne s'en occupe, les mauvaises herbes l'envahissent toute l'année ; l'été seulement, un sentier piétiné y apparaît, surtout pour faciliter l'accès au figuier au fond, là où commencent déjà les versants de Vrmac.

Le matin, le jardin est trempé par la rosée, une de ces choses dont il est presque honteux de parler en public, tant la rosée fait penser aux traces d'une orgie. Il vaut mieux empêcher les enfants de la regarder aussi longtemps que le soleil n'a pas ramassé les gouttes de sueur dans l'herbe. L'aurore aux doigts de rose y est passée et on ferait mieux de ne pas décrire les autres parties de son corps ni d'essayer de deviner son style de vie. Depuis la nuit des temps, elle et la décence font deux.

Le soleil brille dans chaque goutte, sur chaque herbe, c'est ainsi partout sur le pourtour de la Terre, de la même façon qu'elle tourne et que l'aurore progresse sur sa surface. Dans tous les yeux, d'innombrables soleils scintillent comme éparpillés sur l'herbe. Une étincelle jaillit même

dans les yeux de celui qui, sorti de son repaire, se fraie un chemin entre les couches noires de la peur et de l'avidité, et parfois même elle se met à danser sur ses lèvres souriantes si à l'intérieur, du fond du cœur, après ses errances nocturnes, une force invisible s'écoule à travers son corps, comme l'aurore traversant le champ en laissant de la rosée derrière elle.

Plus que n'importe quel phénomène accessible au regard, la rosée rappelle que, sur cette Terre, tout est constamment présent, du début à la fin. De la première innocence jusqu'au dernier crime. On passe sans cesse des mains de l'aube aux griffes du Cyclope. Ces pieds nus, pleins de nœuds, de cors et d'écorchures au retour du voyage, marchent sur l'herbe humide comme au premier matin de la Création, avant que la terre n'ait nettoyé la sueur provenant de l'étreinte amoureuse et ne se soit dérobée aux regards. Comme si l'Être avait été dévalisé, et puis la vie répandue sur terre. De même que dans le regard semble naître le pressentiment que quelque chose de secret arrive là, de même la trace des baisers reste sur les plantes des pieds et se répand ensuite à terre, comme le font les papillons en répartissant le pollen. Là où reste une empreinte, que ce soit sur la terre ou dans la mémoire, des formes, des souvenirs et des sentiments, en nombre infini, jaillissent dans l'ivresse de la naissance et de l'étreinte. Nous ne savons pas ce que nous répandons dans la vie, comme nous ne savons pas quelle poussière nous portons sur nos pieds.

La rosée sur les pieds nus a la capacité d'abolir le temps, de le faire revenir au début. En elle, le souvenir de l'innocence est gardé sous clé. Plus que toute autre chose, c'est elle, dans le cœur, la métaphore de l'impératif besoin d'où

l'art naît. L'image de quelque chose d'informe qui est le but de la vie et de l'Histoire. Dans les terminaisons nerveuses des pieds, la conscience a mémorisé quelque chose d'essentiel, peut-être l'antique séparation d'avec la mère. Le contact physique avec la rosée se transforme en un sentiment d'unité, au-delà de l'énorme arc-en-terre du temps : en un sentiment intime et chatouilleux, maintenant comme toujours, jeunesse et vieillesse du monde s'abolissent dans le cœur, en un seul instant rempli de rosée. L'idée surgit : ni la séparation ni l'éloignement n'ont jamais eu lieu, tout est depuis toujours au début. Comme tout ce qui est lié à la rosée, cela aussi est une sorte d'érotisme.

Ailleurs, bien des années plus tard, après que la conscience a fait l'épreuve des souffrances et des tentations, et si le monde survit à sa colère, cette impression se transforme en souvenir : c'était vraiment comme ça entre la terre et le Moi. Inscrite sur les plantes des pieds, la mémoire attendait avec patience que la conscience perdue revienne sur terre la chercher. Les gouttelettes scintillent au fond de la conscience, sous d'innombrables couches d'obscurité et de peur, exactement comme les étoiles sur le ciel. Des étincelles minuscules, tremblotantes, éparpillées et oubliées. Mais pour un navigateur habile, ce sont des phares précieux pour lui indiquer le chemin d'Ithaque.

Tous les arbres fruitiers sont généreux, mais le figuier, me semble-t-il, plus que les autres. Non seulement parce que son fruit est façonné pour s'accoupler idéalement, par ses dimensions et sa queue, avec la main et la bouche. L'arbre lui-même y contribue. Dès mon enfance, je suis monté sur tant de figuiers et jamais je n'en ai trouvé un

seul dont le tronc, à deux ou trois endroits plus propices, ne soit courbé et ramifié de façon à offrir un siège à qui voudrait se délecter de ses figues. Il serait intéressant de savoir si le figuier a évolué vers l'idée du plaisir dans la forme de son tronc avant l'apparition de l'homme ou bien s'il s'est adapté à lui ensuite, quand il s'est mis à y monter. Dans les deux cas, on sent, pour ainsi dire, un grand amour dans le cœur du figuier, mais, dans le premier, cet amour est accompagné d'un plan prémédité ou d'un instinct, alors que, dans l'autre, il se développe simplement à partir du toucher et de l'harmonie. Dans le premier cas, également, les sentiments sont plus profonds, plus mystérieux. Dans les courbes douces du figuier, on imagine des millénaires de solitude et de nostalgie en attente du rendez-vous promis, la fidélité et l'expectative, les pas imaginés dans le bruit de la mer et le sifflement du vent, la déception et la douceur inutile dans les générations de fruits, puis la rencontre qu'aucune conscience ne pourrait supporter sans se sentir immédiatement embrassée par Dieu : au moment où la première main a saisi son fruit, le premier pied s'est posé, trouvant cet endroit de repos qui attendait, disponible, depuis des milliers d'années.

Le tronc du figuier a été façonné au début même de la Création, afin qu'il garde l'empreinte du corps humain : articulation pour articulation, pli pour pli, nœud pour pied, branche pour dos ; sur chaque figuier, l'homme trouve un endroit qui l'attend depuis la Séparation mythique, oubliée dans la conscience, mais retenue dans les os et les muscles. À travers les millénaires, le figuier attend le lever du jour en sortant ses fruits généreux comme s'il s'agissait précisément du matin où reviendra celui qu'il attend. Puis, un matin, il arrive. Il reconnaît ses

goûts et ses formes. Il retrouve sa place parmi ses branches comme s'il ne l'avait jamais quitté. Dans la lumière, papillons et libellules ne cessent de danser.

Les fragments de temps que nous remplissons de notre énergie et de notre expérience s'étendent dans la mémoire au point qu'on a tort de les appeler « instants ». Ils semblent extraits du temps, placés quelque part entre nos fantasmes et le temps, comme sur des bulles de savon notre visage ondule paré des sentiments que les rayons de soleil dessinent sur lui. Ainsi, extraits du temps, ces instants ont l'air monstrueux, alors qu'un surprenant mélange chimique de corps, d'esprit et d'air les forme, à l'instar d'ouvriers masqués y jetant sans répit des bouts de vie par pelletées. La tête bourdonne, le cœur s'alourdit, le corps se crispe, le regard s'assombrit. Cela provoque une souffrance intolérable, un effroi dans la conscience qui n'enregistre qu'une partie infime de ce processus. Commence alors l'errance infinie des instants mutilés, en nous et en dehors de nous, la recherche de leur propre forme et le désir de s'intégrer dans quelque chose d'harmonieux. Parfois, la conscience reconnaît dans la mémoire l'un de ces instants, elle le voit passer, pâle et solitaire, comme une ombre à la recherche de son corps. Dans cet instant si chargé et affreusement écartelé, chaque virement, chaque angle ou protubérance, correspond, comme une articulation, à une autre forme qui erre dans le temps, comme mon corps et l'arbre du figuier, mon palais et la douceur de la figue, ma bouche humide et son jus melliflu. Ensemble, ils s'intègrent au temps duquel ils étaient extraits. Et ils créent l'image qui est leur véritable visage,

mais qu'ils ne peuvent pas voir. Il est trop tard et l'image est trop grande pour leur champ de vision.

Comme le sang, la conscience est tiède, au contact du temps, elle crée des évaporations qui gardent trace de leur rencontre : ce déroulement ressemble à la formation des nuages. C'est aussi une sorte de vapeur entre ciel et terre, ni eau ni air, des formes toutes plus folles les unes que les autres, en continuelle métamorphose, jusqu'à ce qu'elles finissent par se calmer, par s'arrêter un moment sur le ciel et puis s'en retourner à l'océan.

Il est donné à la mémoire de découvrir ceci : si elle regarde attentivement et suffisamment longtemps, elle verra que passe dans ses allées la même ombre pâle et triste plusieurs fois et que, comme par miracle, elle change, trouve sa place, fait des liens, s'apaise dans la lumière ; le sens commence à l'envelopper comme font l'herbe et les fleurs d'une pierre solitaire tombée sur le pré d'on ne sait où.

Si cela peut te soulager, dans le temps, comme dans la terre, un jour, tu seras purifié de toutes les illusions qui te hantent et à cause desquelles tu es en guerre avec le monde et avec toi-même. Sans aucun doute, le temps tient parole : tu seras beau comme une source et une fleur de montagne, pur comme le soleil, léger comme le vent, infini comme les étoiles, etc. Il serait bon de les aimer tant que tu possèdes la force de l'amour. Tu vivras en eux, pas en toi.

4.

Autant de vie, autant de péchés et de regrets. J'ignore si les prophètes de tout genre avaient pensé à cela. Aujourd'hui, on a l'impression qu'ils n'ont vu le péché que dans les rapports entre les hommes et dans la transgression des principes moraux. L'Histoire a peut-être oublié quelque chose et à présent nous serions injustes si nous percevions l'expérience de nos aïeux comme une niaiserie superficielle.

Les hommes sont rarement en faute envers les autres hommes et dans la société. Fracassés, chiffonnés par les lois de la société, tous sont déjà de telles victimes que tout leur est pardonné à l'avance. S'il n'y a pas de pardon, c'est parce que le Moi aime prolonger les souffrances pour les autres comme pour lui-même, aime juger et punir jusqu'au dernier souffle.

En dehors de la société, nous avons fauté, pour notre malheur, partout et sans arrêt, envers tous les détails de la vie mais surtout, de façon la moins pardonnable, nous avons fauté envers nous-mêmes.

On construit la forteresse de la conscience pour le salut et on la subit comme un châtiment. Dans cette image apparaissent la conscience et la conscience morale, ou seulement la conscience, mais à double fond. Puisque le salut comporte le châtiment, il n'est dès lors pas étonnant que les gens recherchent une mort d'honneur dans l'autodestruction et une vie de succès dans une mort honteuse. L'homme construit une forteresse pour se protéger de ses

ennemis, des conditions rudes de la vie, des bêtes sauvages, des hommes et des insectes, du chaud et du froid. La conscience construit alors une vision de la vie faite d'efforts, de souffrances, de luttes, de progrès, même de victoires avec l'aide de Dieu. Dans la science, cette vision prend une dimension fantastique, on développe des moyens de contrôle, de changement, ou d'anéantissement du monde et de la conscience. L'homme se tient devant le miroir, armé jusqu'aux dents de bombes atomiques et de machines de propagande par lesquelles, sur la planète, il contrôle chaque pensée dans chaque cerveau : il s'y voit toujours plus fort et plus grand, finalement protégé. Mais maintenant, dis-moi, on fait quoi ? Une autre forme de conscience émerge alors du fond caché et commence doucement, çà et là, avec appréhension, à enlever les bombes, à ouvrir les fenêtres, à percer de petites ouvertures dans la Forteresse sainte. À épier l'armée ennemie. Qu'y a-t-il à voir ? Les ennemis sont partis. Ils n'ont peut-être jamais existé. Peut-être que nos chefs adorés, ces idéaux de tous les Moi, puissants et riches de nos espoirs, de nos intérêts et de nos désirs, nous ont simplement bernés. L'intrus se promène dans le jardin, découvre un monde où tout attend et aime l'homme, il se peut même que, dans ce monde, tout existe uniquement pour lui. Qui ment ? Quand on ouvre les yeux pour de vrai et que le sang se désintoxique de la drogue, la mystique se présente comme du bon sens, son essence intemporelle. Idiot et criminel, il construit la forteresse puis se regarde d'en haut, au pied des remparts : les ennemis mortels ont emporté tout ce qu'il avait de meilleur et de plus beau.

Une figue, qu'offre-t-elle ? Elle s'est arrêtée ce matin à l'apogée de sa douceur, encore un peu et il sera trop tard, encore un peu et elle sera trahie et trompée. Elle s'offre à un cœur autour duquel des rêves planent encore. Comme après une bonne nouvelle dans la conscience, son jus fait affluer par tout le système sanguin des souvenirs et des désirs. Quels sont ces éléments chimiques, en elle et en moi, quel genre de rencontres émouvantes se déroule à chaque jonction du corps ? Je commence par ouvrir un peu la figue : il faut doucement frotter ses deux moitiés l'une contre l'autre pour en réveiller les jus, car la figue aime savoir quand les lèvres vont la toucher – cette attente en elle accroît aussi le plaisir !

Voilà une mort honorable, voilà de qui on devrait apprendre à mourir !

Une figue s'ouvre deux fois et les deux fois elle donne tout, mais de deux façons différentes. D'abord, dans l'enfance, de manière rituelle, à cause du goût, pour le triomphe de l'appétit, quand les désirs s'intensifient et que la conscience gagne du terrain. Elle s'ouvre également, mais différemment sous un autre sens, après le retour et pendant le regret : les yeux baissés, pleins de méfiance et d'admiration, se posent à présent sur le miracle déformé de ses neurones qui nagent dans l'océan de douceur, s'entortillent les uns dans les autres, sans rien laisser de vide, rien d'insuffisant. Tout est rempli, tout est comme il faut. Quand on mûrit, on mûrit à fond, quand on donne, on donne tout. Même son asticot est né de la douceur et lui appartient entièrement.

Ce miracle de la chimie cosmique descend dans mon corps et y dépose toute sa beauté. Au moment de chier,

sortiront seulement des marques fétides et répugnantes : tout ce qui est valable, est valable pour moi et en moi. Dans la chimie terrestre, il y a un quelque chose d'émotionnel et de fier ou, au moins, une base pour la naissance d'une sensibilité sûre d'elle-même, comme la masculinité et la féminité dans leur essence la plus pure, unies dans la même formule. Donner un fruit de cette façon, sans condition, dans la splendeur et la beauté, puis recevoir, comme une reconnaissance, des excréments et les transformer de nouveau en un magnifique fruit pour ce même corps et ces mêmes sens, et le tout avec un sourire et un naturel, comme si cela allait de soi : où peut-on trouver une telle morale, un tel amour, une telle générosité de l'âme ? Aucune mère, quel que soit son amour, n'a jamais donné ainsi son lait à son enfant, même si, dans ce geste, on retrouve un écho lointain de ces douceurs qui tombent droit dans mes sens du haut de la frondaison des arbres.

Combien de figes ai-je mangées dans ma vie ? Dix mille, peut-être. Combien de grappes de raisin et combien de grenades, avec le même plaisir ? Ou d'aubergines et d'œufs, qui sont au sommet de l'énorme masse des fruits terrestres dont je n'ai jamais pu me rassasier ?

Et jamais de cette malheureuse conscience n'a spontanément jailli la notion de reconnaissance ou du moins de surprise, devant le fait que, d'année en année, sans raison, des wagons de tant de douceur et de beauté se déversent en moi.

Quelles devraient être les fondations de méchanceté et de mensonge sur lesquelles est construit ce Moi, s'il est capable de tant de rapacité et de tant de mythomanie ?

En quoi sont les murs de cette Forteresse s'il faut des décennies d'errances, de luttes, de souffrances, un écroulement même ou, du moins, le tremblement du monde autour de l'homme, pour que le regard troublé par les larmes et le sang se pose finalement sur ce qui est, sur ce qui l'aime et l'attend fidèlement ?

Même ainsi, courageux comme nous sommes, cela nous paraît un grand succès. Au moins un regard sur la vie avant que l'œil se trouble, au moins un pas dans le monde avant que les jambes finissent par s'allonger à l'hôpital ou par se crispier sur le trottoir. Être digne au moins une fois de quelque chose, de n'importe quoi, sans regrets ni désirs cachés.

On ne peut pas mourir honorablement mais on peut, éventuellement, manger honorablement une figue. En tablant sur sa capacité à oublier et à pardonner.

Voilà encore la découverte d'Homère : partant des illusions de sa conscience, l'homme revient au monde réel. Un petit mouvement dans les neurones d'Odyssée suffit pour abattre les cyclopes, exterminer les prétendants et illuminer le monde. Ithaque et Pénélope sont toujours là, dans un vide derrière l'œil, et toutes les richesses de ce monde se trouvent dans leurs fruits et leurs mains. Le rire d'une jeune fille dans la nuit.

Enfin, à nouveau dans les bras de Pénélope : Comment meurt-on ? De façon rudimentaire, les héros croyaient qu'une mort honorable n'était pas la mort mais une mutation en une forme supérieure de vie.

Pour cette même raison, ce qu'il y a et ce qui se perd dans ce monde vaut le coup d'œil. L'homme y subit des

mutations infinies : qu'au moins il en tire une idée sur lui-même. Lorsqu'il s'approche de la réalité, il voit avec terreur, comme dans le miroir magique de la vérité, qu'à l'horizon de ce qui est il n'y a pas de place pour son Moi. Tout est dans ce miroir, sauf lui. Le monde est insupportablement désolé, on a enlevé le visage du Moi de la photographie, comme s'il s'agissait d'un ancien chef tombé en disgrâce. Mais, s'il réussit à dépasser l'horreur de son absence, le même homme commence, avec euphorie, à découvrir que la réalité est, dans tous ses détails, remplie de lui : son visage n'est pas là mais tout est fait à l'image de ses sens, de ses désirs et de ses souvenirs. Le monde ne laisse même pas entrer mon Moi par la porte étroite, mais il accepte bien volontiers d'être la forme de mon immortalité.

L'Histoire humaine témoigne de ce phénomène : aucune force, aucune propagande, nulle science de la société ni la bombe atomique ne réussiront à trafiquer le Moi fantomatique dans la réalité de la vie. À en juger par nos sens, le monde semble ouvert, toutes sortes d'herbes y trouvent une place où pousser. Mais il n'est ouvert ni pour toi ni pour moi. Ni pour notre histoire. Pour nous, nous avons construit la prison et l'hôpital. Dehors, le jour se lève et le comité d'accueil est prêt : nous tiendrons tant que nous nous en souviendrons. Le figuier se souvient de toi, tout le monde se souvient de toi, pourquoi donc ne pas te souvenir des autres, en dehors de toi-même ? Peut-être le Tout tout-puissant ne fait-il pas autre chose que de se souvenir de toi. Sinon, comment expliquer qu'il n'oublie jamais en septembre de t'envoyer des paniers entiers de figues ?

5.

Si dans les plis de l'arbre du figuier se trouvent les traces de mon corps et si nos protubérances et nos cavités s'appaireillent si confortablement, pourquoi n'y a-t-il pas de traces de notre séparation dans la conscience ? Il y en a dans le corps et dans le cœur, mais pas dans la conscience.

C'est là peut-être la différence entre l'homme et Dieu : quoi qu'il touche, Dieu sent, sait et se souvient ; l'homme touche tout, lui-même inclus, comme si c'était un étranger, il sent la menace ou la mort dans les formes autour de lui, il ne se souvient de rien, en sorte qu'il remplit le noir de sa conscience avec des intérêts et de la haine, et des théories construites sur eux. Il lutte contre tout, s'empare de tout et le juge en fonction de ses désirs. Ainsi oscille-t-il entre la colère et l'épuisement.

Jamais ce phénomène n'a été mieux décrit que dans la rencontre de Krishna et Arjuna. Krishna pense peut-être à cela quand il dit : toi et moi, Arjuna, nous avons vécu de nombreuses vies, tu ne te souviens d'aucune, je me souviens de toutes. Ils se souviennent tous deux, la nature de leur conscience et de leur mémoire est identique, mais la mémoire de Krishna est ouverte en profondeur, permettant d'y accueillir des mondes entiers, tandis que celle d'Arjuna est fermée dans le point de son Moi.

Quelle n'est pas la tristesse d'Arjuna à ce moment-là ! Krishna se souvient du figuier de leur enfance, lorsqu'ils étaient inséparables, il se souvient des soupirs, des baisers et des embrassades ; il reconnaît leurs traces dans chaque

nœud, chaque feuille, chaque fruit, dans le moindre mouvement de l'air il entend le murmure des amants, alors que le Moi croit tout juste avoir trouvé sur l'arbre un endroit commode pour poser son cul et s'empiffrer sans payer. Partant du socle de la conscience humaine, le désir du retour n'est pas autre chose que le désir de se souvenir de ce qui est. Car l'homme se souvient de son illusion : sa mémoire est comme un tunnel par lequel il s'éloigne de la vie et d'où il voit, de plus en plus éloignée, l'entrée lumineuse. Sur les parois du tunnel pendent les désirs humides de retourner dans la lumière et dans le monde. Le tunnel de toutes les horreurs est le seul chemin de retour.

Quelqu'un se souviendra aussi de ceci : entre l'homme et ce qui est, il y a ce qui a été, le passé est un mur d'illusions entre l'homme et le temps. L'égoïsme pathologique de l'homme considère comme mort ce qui a échappé à son contrôle. Dans le temps, il invente du passé en guise de poubelle pour ce qu'il a perdu. Parfois, des fenêtres magiques s'ouvrent dans la mémoire et la mémoire voit une partie de ce « passé », dans un éclat et un tremblement pleins de vie. Mais ce ne peut suffire au Moi pour s'apitoyer sur ce qui désormais ne fait plus partie de lui et pour se réconcilier avec les frontières infinies de ce qui est et ne cessera jamais, dans le temps et dans l'espace.

La condition de la naissance de la mémoire est l'éloignement de la conscience du monde : la mémoire grandit dans ce vide et à travers elle la conscience tente constamment de rétablir des liens étroits avec le monde perdu. C'est pourquoi on voit sur le visage de tous les hommes, sans exception, surtout dans leur regard affolé, qu'ils sont

chassés d'eux-mêmes, qu'ils s'agitent et qu'ils errent désespérément, comme emprisonnés dans les orbites où ils courent, autour de leur soleil, leur monde, leur maison, leur amour, leur Dieu et leur vérité.

S'il veut revenir à lui, l'homme doit traverser le monde des morts qui se bousculent dans chaque coin de la mémoire, en tenant dans leur tombe un bout de sa propre personne. Lui, tant qu'il marche sur la terre, porte tous les morts ensemble. Autour de ce tunnel d'épouvante brille le monde jusqu'à l'infini du temps et de l'espace, partout et toujours au sommet de la vie. Le sommet est une transformation des formes dans les sens : ceci est sûrement la surface de l'être. Quelle que soit la profondeur, quelles que soient les forces qui s'y agitent, tout s'applique pour sortir sur cette surface puis, de là, revenir quelque part. À ce sommet, l'homme se sépare de la vie et commence à pleurer et à appeler. Les sentiments sont les souvenirs du cœur qui reconnaît à travers eux le monde comme son corps perdu. Cette frontière passe, dans l'homme et dans le monde, entre ce malheureux Moi, emprisonné dans ses illusions, et la totalité indestructible du monde ; entre le souvenir du monde perdu, dans la vie qui pâlit et s'éloigne, et les sentiments que ce dernier est omniprésent, que, dans cette béatitude, il n'y a ni avant ni après, ni mieux ni pire. Il n'y a que moi qui pâlis. La frontière du Moi ondule, plonge et surgit, je jurerais qu'elle est inexistante mais je vois immédiatement qu'elle est infranchissable.

Passant cette frontière, dans la *Bhagavad-gîta*, Krishna promène Arjuna entre les deux armées qui séparent les hommes, ce qui est, probablement, la métaphore la plus

pure de la condition humaine. Deux parties chez l'homme : l'atome perdu de la conscience et le tout infini, la miette éternellement triste et solitaire errant dans la conscience comme la Lune dans le ciel, et le tout présent à chaque point de son être infini car chacun regorge de sens et de joie de l'unité. On dirait des mondes séparés par la douleur et le cri, l'homme étant dans les deux.

La Lune seule est triste dans le ciel. Elle se perd, diminue et disparaît. Est-ce pour cela qu'elle ressemble à une princesse dans la nuit éternelle, plus belle que toutes les étoiles et, pour chacune, la source de l'amour ? Une illusion, mais une illusion de beauté, d'errance et de mémoire, de mort et de résurrection.

Sur cette petite pierre triste, perdue dans la nuit, le cœur regarde le monde à travers des larmes, comme un enfant arraché à sa mère, et très vite il sera habité par une telle amertume qu'il épuisera sa force vitale uniquement dans la colère et dans le désir de prendre sa revanche sur tout ce qui est vivant. Et aussi dans son espoir secret : prendre sa revanche sur lui-même et revenir à toi.

Toi, malheureux Arjuna, tu ne te souviens d'aucune vie, moi, je me souviens de toutes. Tu es partout un étranger, je suis partout chez moi. Dans le monde, tu ne reconnais personne, et moi, je ne peux ouvrir les yeux sans croiser des amours inoubliables.

Sur cette frontière, où l'on ne peut rencontrer que Dieu et l'homme, la réalité croise l'illusion. D'un côté, Dieu ne peut pas continuer plus loin même s'il le voulait, car il ne peut pas devenir mensonge, alors que de l'autre, l'homme, s'il sort de l'illusion, devient un avec Dieu.

C'est le vrai passage de la mort à la vie. Cette frontière se reflète inversement dans la conscience et dans la mémoire parce que l'homme regarde dans la mauvaise direction et voit son image inversée : il a l'impression de passer physiquement de la vie à la mort. La peur l'enrobe, il se réfugie dans la solitude. Il descend, comme hypnotisé, jusqu'au fond de sa détresse, incapable de voir et d'entendre, de sentir et de penser, tout est figé à la frontière, apeuré pour la vie du Moi solitaire. L'homme observe le monde à travers des meurtrières. Il lui arrive même de stocker des bombes atomiques, comme de la nourriture pour l'hiver, avec la garantie scientifique que cela l'aidera à vivre mieux et plus longtemps. Il va trop loin, mais il veut continuer, le Moi en sait quelque chose. Là où la lumière et le bruit n'arrivent pas, où l'on ne sent aucune odeur. Quand il jette une bombe atomique, il perçoit à peine un léger frémissement dans l'air. Quand le soleil brille devant son visage, à peine distingue-t-il des nuances dans l'obscurité de ses paupières alourdies. Quand le cœur hurle et d'un geste chasse des fantômes innombrables, il se tourne contre lui et s'amuse à ramasser et guérir ses fantômes.

Des quantités infinies de peur s'entassent dans la conscience et dans l'Histoire, des rumeurs courent sur les horreurs de la vie, sur la lutte pour survivre dans la vallée des larmes mais, dans le jardin, une figue mûrit sans répit, silencieusement. Elle n'oublie pas le rendez-vous convenu, elle y croit et elle attend.

À la sortie de l'Histoire, comme au bord de la mer Morte, j'ai laissé le Cyclope se demander comment les insurgés allaient survivre dans le désert. Il a envoyé des

espions et, à leur retour, il leur a demandé : Qui les aide ? Ils ont répondu : Personne. Les insurgés cueillent les figues.

6.

J'ai regardé dans des livres spécialisés et je sais qu'il n'y a pas de mystère dans le mûrissement d'une figue. Pourtant, on ne peut déterminer tous les acteurs de ce travail. Car la vie se ramifie à l'infini et la science a également d'autres chats à fouetter. La Déesse Chimie crée la figue et le désir de la figue et tous ceux chez qui ils vont grandir, et jusqu'aux conditions dans lesquelles ils vont se rencontrer.

S'il fallait nommer les principaux créateurs de ce fruit si tendre, juteux et enivrant, il semble que ce seraient le soleil, la terre et la lune, voire seulement le soleil. Mais le reflet de la lune transforme sa lumière à un point tel qu'on pourrait parler d'une influence particulière de la lune : la figue ne deviendrait jamais ce qu'elle est sans ce peaufinage nocturne de l'œuvre solaire. On peut rajouter d'autres détails à cette histoire, comme le font les héros d'une épopée qui se séparent et écrivent leurs aventures et leurs petites anecdotes, et on peut arriver ainsi jusqu'aux lointains héritiers qui ne se souviennent plus de personne, qui n'acceptent personne ni au-dessus d'eux, ni avant eux, ni en dehors d'eux. Ils sont autocrés. Ou bien perdus hors de la création.

Quelle est la part de la lumière solaire dans le mûrissement de la figue ? Et quelle est celle de la chaleur ? Et celle de la force d'attraction du soleil ? La lune, en quelle

mesure y a-t-elle participé cette année ? À quel moment exactement vont-ils tous participer à sa création ? Par des racines ? À l'heure où la terre était couverte de glace ? Était-ce quand les pluies ancestrales ont commencé à l'arroser ? Ou seulement après que le soleil aura bien chauffé la terre et qu'une sève, que ce soit de la joie ou de la souffrance, se sera mise à en jaillir ? Ou bien est-ce une phase de ce processus toujours et partout à l'œuvre ?

Et quelle est la part de l'eau ? Est-elle plus importante dans la croissance du tronc et du fruit, ou dans son jus et sa saveur ? Et que dire de l'air ? Et de la terre sur laquelle l'arbre pousse, puis, plus profondément, de la mer et des montagnes ?

Est-il possible que tout dans ce monde, peut-être même dans d'autres aussi, ait dû s'appliquer, avec précaution, pour que tu apparaises un matin à la lumière du soleil et dans le reflet d'un œil encore endormi ?

Qui es-tu ? Es-tu une superpuissance, une déesse, pour qu'en toi se voient, comme une armée d'anges invincible, les contours de la profondeur de l'univers entier, ou au moins du système solaire, avec toutes ses formes et ses nuances, avec ses passages secrets grands ouverts et ses sources mystérieuses en crue ? Si seulement tu réclamaï quelque chose ! Mais rien, sinon de te montrer et de t'offrir, les yeux fermés, sans hésitation ni retenue.

De quoi se nourrit mon corps quand il mange une figue ? Qui ou quoi lui procure du plaisir à travers elle ? Qu'est-ce qui est entré en moi, comme trafiqué sous sa peau craquelée ? Pas une mais des milliers de fois, comme si, à mon insu, les éléments s'étaient donné des rendez-vous secrets en moi, et qu'ils s'y unissent et s'y séparent, qu'ils s'y fassent connaître et reconnaître. Qui sait ce qu'ils

font de honteux tandis que je m'efforce de devenir quelqu'un de bien dans ce monde ?

Dans mon organisme, avant même que je ne la prenne en bouche, des courants se mettent en branle se transformant en salivation. Comment font-ils pour entrer en contact ? D'où se connaissent-ils ? Se peut-il que, de toutes les formes habitant le jour et la nuit, je sois le seul à ne pas le savoir ? Se peut-il que tout ce qu'il y a d'intéressant dans ce monde se passe pendant que je dors ? J'ai le sentiment que quelqu'un se moque de moi, un peu comme dans ces familles où tout le monde prétend considérer l'opinion du chef de famille qui, de son côté, s'imagine tenir tout sous son contrôle, alors que sa femme et ses enfants le mènent par le bout du nez. Le Moi n'aime pas se sentir ainsi. Le Moi aime surtout l'admiration sincère et le respect de l'ordre et de la loi.

Quelle est la part de la figue dans la création de mon corps ? Œuvre moins belle que la figue car moins fidèle à sa source et à l'idée d'origine – il se laisse facilement mutiler –, ce corps ne paraît que plus mystérieux.

Que reste-t-il des milliers de figues dans le sang, dans les muscles et dans les os ? Comment ont-elles influencé les organes dans leur fonctionnement ? Comment se sont-elles faufilees dans ce cœur et comment, après tant de décennies, ont-elles influencé la forme de ces pensées et de ces sentiments ?

Grâce à toutes ces figues, les mêmes forces chimico-divines qui les ont créées ont projeté leurs longs tentacules en moi.

Combien d'êtres, au cours de métamorphoses plus étranges les unes que les autres, s'étaient sacrifiés sans

regret pour former mon corps avide, depuis le jour où il avait été consolé et nourri par le sein maternel ? Combien de fruits et de légumes s'étaient offerts à la fureur de ces organes et au désir de ce sang ? Combien d'animaux, d'oiseaux et de poissons, après avoir erré par la terre, dans la mer et l'air, avaient succombé devant cette bouche comme devant le portail du secret ? Combien d'eau avait passé par ce corps, de combien de sources et de rivières, en se mélangeant avec ce sang dans une étreinte qui ne se brisera pas tant que dureront les lois de la matière ? Combien d'air veille sans cesse sur le moindre mouvement, le moindre tremblement, le moindre sentiment ou la moindre idée, comme si ce cœur et ce cerveau étaient précisément la raison de son inlassable circulation autour de la Terre ?

J'ai tant de choses en moi qu'en moi il y a un être avec les sens disponibles et qui entend probablement sans cesse le bêlement des milliers de moutons et le meuglement des vaches, qui sent les contorsions des poissons, l'évaporation de centaines d'odeurs, l'accumulation de formes infinies, les caresses du vent, le déversement des pluies, la réfraction des rayons de soleil, même les fragments du rire de la jeune fille, çà et là, quelques regards amoureux et d'autres cadeaux encore.

Oui, quel drôle de buisson, ce corps, où se trouvent enchevêtrées à la fois tant de forces guidées par une vision inconnue et une volonté inébranlable ! Guidées où, guidées pourquoi ?

Un buisson où tout est en train de brûler, comme la terre embrassée par le soleil, d'après la vision nocturne de Héraclite du feu éternel qui s'allume et s'éteint avec mesure, dans le soleil et dans la lune, dans les fleurs et

dans le cœur, dans la mémoire et dans ton corps doux, juteux.

Pourquoi toute cette avalanche sur chaque pore de la peau, sur chaque sens, sur chaque organe, pourquoi cette frénésie dans le sang, cet élan démesuré dans le cerveau, ce désir et cette recherche ? À cause de qui, à cause de quoi ?

Comment se fait-il que la conscience ne se souvienne pas de ce qui, sans cesse, la crée et la transforme ? Cela se passe en elle, devant elle, continuellement, indéniablement, et pourtant, elle ne le voit pas et oublie tout le processus de sa naissance alors que celui-ci est encore en cours. Et si tout cela se passait à cause d'elle ? Peut-être ne s'agit-il pas du tout de mécanique ni de chimie, si merveilleuses soient-elles, mais de l'amour et d'une demande, ce qui voudrait dire que cet oubli du monde n'est pas seulement une chose étrange mais aussi un terrible malentendu. Un péché qui, à son grand dam, se régénère en l'homme, comme s'il était la capitale de tous les diables.

À quel moment le Moi se détache-t-il des milliards de liens et d'étreintes, où l'air et l'eau sont des sécrétions de jus érotiques, en sorte qu'il n'existe plus rien en dehors d'eux ? À quel moment le Moi commence-t-il à s'imaginer tout seul, abandonné, chassé et entouré d'ennemis qui le forcent à ruer partout, dans une lutte incessante à la vie à la mort ?

Est-il étonnant alors que le Moi invente la mort, qu'il la craigne et la désire ? Et qu'il meure, à la fin ? Dans la mort, le Moi redevient ce qu'il est, le cadavre auquel l'air,

l'eau, la terre et la lumière pardonnent tout et qui l'enlacent à nouveau comme l'un de leurs éléments, et l'emènent avec eux, dans des morceaux de plus en plus petits, comme s'ils étaient obligés de guérir et de restaurer les moindres particules d'un chef-d'œuvre détruit. La mort est une déesse très puissante, à travers elle même l'illusion acquiert une réalité. Une déesse que même les dieux ne connaissent pas : l'illusion seule la connaît.

7.

Seul avec soi-même. Est-ce possible ? Pourtant, c'est précisément ce que toute l'Histoire de l'humanité ne cesse de nous répéter. Il ne restera peut-être de l'histoire de l'homme qu'un mot et qu'une image : seul avec lui-même. Condamné à la solitude, dans un univers où rien ne peut être nommé sans devenir au même instant mille autres choses ou êtres, ni pointé du doigt sans que cela vire immédiatement à autre chose, où rien n'arrive à mourir sans renaître, où tout se répand si vite en quelque chose d'autre. L'homme est assis en bordure de l'univers : seul avec lui-même. Il s'entoure des fantômes qui s'agglutinent autour de lui, telle une foule affamée autour d'un sac de nourriture tombé d'un camion, jusqu'à ce qu'ils deviennent son histoire. L'histoire de la terreur, au fond de laquelle il reste assis, à pleurer : seul avec lui-même. Il taille son nom dans la pierre qui va le couvrir et s'empporte contre la matière dure, impassible. Tandis que la pierre le pleure.

Où se trouve cet endroit où le Moi est assis seul avec lui-même, à regarder le monde à travers une meurtrière ?

Où se trouve cet endroit où ni les courants d'air, ni les vagues, ni les odeurs, ni les goûts, ni les chansons du monde, ni la lumière qui danse dans chaque atome du corps, n'arrivent ? Où se trouve ce « milieu » de mer ? Où es-tu maintenant, où étais-tu jusqu'à présent, pauvre fils de Laërte ?

Je cherche ta maison, tes traces, les contours de ton visage. Demain, tu vas peut-être détruire le monde ou toi-même et personne ne pourra plus dire qui tu étais. Où est ta limite en ce monde ? Où commences-tu à différer d'un autre ? Si cette frontière existe, pourquoi ne peux-tu pas voir le monde au-delà ? Pourquoi vois-tu de la nuit là où il y a de la lumière ?

Qui sont tes ennemis ? Partout autour de toi, se voit une avalanche d'êtres amoureux qui cherchent par tous les moyens, sous des formes toujours nouvelles, à attirer ton regard, à te complaire et à t'aider à te lever et à te souvenir. Tout cet univers magnifique, soulevé dans l'air et lavé par la lumière, t'est offert et travaille constamment sur toi, te console et t'embrasse. La terre entière danse enlacée par les rayons du soleil, dans l'océan bleu, afin de t'arracher un sourire. Cette étreinte ne cesse jamais, ce cœur ignore tout du kitch, cette voix pense sérieusement ce qu'elle dit : jusqu'au dernier souffle, mon amour. Tout ce qui se précipite dans tes sens, pour te lever et te maintenir, ce ne sont pas des voix qui s'interrompent et se lassent, comme les hommes dans le plus grand des amours, mais une chanson persistante qui répète le sermon : jusqu'au dernier souffle.

Et toi, tu vis et tu meurs seul avec toi-même.

J'ai déjà cherché chez moi et chez les autres, il n'y a pas en l'homme une seule poussière pour laquelle il puisse

dire : ça, c'est moi et pas quelqu'un d'autre, dans cette poussière, je suis seul avec moi-même. Même l'idée la plus folle, ou un rêve, est faite en une autre matière ou dans la même matière que la totalité du monde. Lorsque cette totalité est supprimée dans les pensées, même si cette opération n'est pas réalisable intellectuellement, le rien demeure. Ce rien est inimaginable : même dans le vide, il n'y a pas de place pour le Moi.

Deux questions, qui s'excluent, restent sans réponse. La première : Qu'est-ce que le Moi ? Et la seconde : Qu'est-ce qui n'est pas le Moi ? Celui qui me cherchera, me trouvera, celui qui essaiera de m'éviter, ne pourra pas vivre sans moi. Mais l'homme n'est pas heureux avec son Moi infini, il est inconsolable parce qu'il n'a pas un Moi unique, proprement à lui, séparé de tout et au-dessus de tout. L'homme rêve d'un Moi qui serait la négation de son propre Moi totalisant. Il est vrai que les psychologues ont l'impression que l'homme est en guerre contre lui-même. Il ne faut pas négliger le rôle de la bêtise dans la création du monde, ou au moins dans sa destruction. La plus grande révolution dans l'Histoire de l'humanité aura lieu quand l'homme comprendra que le monde ne lui appartient pas, mais que lui appartient au monde.

Quelque part dans la conscience, quelque chose erre et répète : « Moi, Moi » pour étouffer tous les bruits, du chant des oiseaux jusqu'à l'harmonie des sphères. Le seul et le meilleur, seul avec lui-même.

Si tu es, là et maintenant, c'est parce que tu as été toujours et partout. Tel que tu es, imagine : si la chaîne avait été interrompue, aux temps où la Terre n'était qu'une boule en feu, tu n'aurais pas vécu. Ainsi n'est-il pas faux de dire : tout ce qui a été depuis le début s'est

dirigé vers toi, ici et maintenant. Par des combinaisons chimiques incommensurablement élaborées, tout est parvenu à te créer.

Et toi, tu t'ennuies, il n'y a personne pour t'amuser, tout est si indifférent à tes désirs : tu es seul avec toi-même.

Du passé le plus reculé, comme des fruits du monde, comme l'air et l'eau, des formes et des êtres en nombre infini se déversent vers ta forme et ton être. Ne les sens-tu pas respirer chaque fois que tu inspires de l'air ?

Seul avec soi-même. Dans l'univers indifférent. Comment a-t-on osé une pensée pareille ? L'air, est-il indifférent ? Dans un seul souffle, il fait bouger le corps entier, jusqu'au dernier capillaire, il réveille des sentiments et illumine le cerveau des scènes fantastiques, sans demander rien en échange si ce n'est que toi, précisément, tu te souviennes de lui et de la beauté du monde. Il ne demande qu'à rencontrer ta conscience : que tu le voies, le sente, l'embrasse. Regarde ce qu'il fait en toi, dans chacun de tes atomes, chacun de tes pores, dans chaque goutte de ton sang, il embrasse sans jamais se lasser. Il espère que ton cœur le reconnaîtra, il espère que ta conscience s'ouvrira pour lui.

La solitude est le plus grave péché dont l'homme soit capable. Car ce n'est pas un péché envers les hommes mais envers la totalité de l'univers. Tous les péchés réunis dans un seul sentiment : un péché envers tout ce qui existe et a existé car tout apporte sa meilleure partie à l'homme, tout lui est offert. Et ta conscience malade avale tout et ne reflète rien.

En effet, ta solitude rappelle les fameux trous noirs perdus dans l'univers, qui avalent tout sans donner rien en

retour, jusqu'à ce qu'un dégoût, intérieur ou extérieur, ne les fasse exploser de sorte qu'on puisse en trouver des morceaux partout dans l'univers, à l'échelle de ce qu'ils ont avalé ou voulu retenir pour eux. Lorsque tu cherches ton Moi, regarde bien ces trous noirs, eux aussi sont une espèce de métaphore.

Dans l'océan de l'amour, où l'espace et le temps et toutes les formes en eux tremblent de joie, quel est cet être qui ose se croire seul, sans, au même instant, crever de honte, d'ingratitude et de présomption ?

Une étincelle de l'Être, séparée du Tout et enveloppée d'illusions, pâtit et mûrit en vue d'une mission spéciale.

Car la conscience est une beauté unique dans la partie connue de l'univers : destinée soit à la damnation, soit à un bonheur dépassant toute imagination même en nageant déjà dans un océan de bonheur.

Cette conscience est capable d'un mouvement silencieux et imperceptible, comme Arjuna rencontrant Krishna, d'embrasser en un clin d'œil l'univers entier, plus vite et plus efficacement que l'air ou la lumière, puis de s'éteindre immédiatement et de mourir en elle-même. Elle s'ouvre comme elle se ferme, complètement et inexplicablement. Elle invente la solitude au milieu du monde puis, un instant plus tard, elle abolit toutes les frontières en dehors d'elle-même. Elle renoue les liens rompus. Pendant que les feuilles tremblotent sur les branches et que la lumière scintille dans l'eau, comme si rien ne se passait, comme s'il n'y avait personne, elle change les illusions en essences éternelles. Car cette déesse ne mélange pas seulement les éléments chimiques et les métamorphoses génétiques, elle assemble, sous eux et à travers eux, les

sentiments, les tristesses et les joies, elle ajuste les regards selon leurs nuances et, en un rien de temps, elle tresse une couronne pour ta tête, puis elle aligne les sourires sur les désirs et les joies et voilà que la broderie pour ton mariage est prête. Elle fait souffrir le fou dans sa solitude, la tête explose jusqu'au suicide, puis un seul mouvement imperceptible suffit : tout devient un tapis de fleurs pour ses pieds mouillés de déesse, d'un bout à l'autre du monde possible. Pourquoi l'homme considère-t-il comme inexistante cette force inimaginable en prétextant : Quel esprit ? Qu'est-ce qu'un esprit ? Comment peut-il traîner dans ma tête, dans une paire de neurones, et se promener entre les étoiles en même temps ?

D'une façon ou d'une autre, c'est toujours la même histoire, à chaque fois qu'un seul sens s'ouvre, surtout s'il s'agit de la mémoire : la beauté du monde se précipite dans la conscience, comme si elle n'attendait que cette ouverture. À en juger par la manière dont il lui offre sa beauté, je dirai que le monde lui pardonne tout et espère son retour sans fléchir car, sans elle, tout autre bonheur est insipide. Nous n'avons même pas encore mauvaise conscience : mon Dieu, quelle est grande et longue, la solitude du monde, lorsqu'il attend le retour de l'homme ! Tout cet air, toutes ces eaux, tant de lumière et tant de couches de nuit, et l'homme ne se souvient pas, il n'a pas le temps. Tout frappe à la porte de son cœur pour offrir les plus beaux cadeaux, mais il n'y a personne pour ouvrir.

Seule la conscience s'éloigne de la vie, se perd et divague, puis se retourne et jette un coup d'œil sur la vie, et c'est comme ça que cette vie se voit dans la conscience, comme dans un miroir. La vie, alors, sait qu'elle existe,

elle se reconnaît. Dans une certaine mesure – car tout dans la conscience a son image dans le monde, sinon l'écriture ne serait pas possible – cela ressemble aux miroitements de la lumière sur l'eau. Les rayons du soleil s'en vont eux aussi pour faire naître des mondes où l'on voit le visage de leur source. La conscience tremblote dans la masse cérébrale à peu près comme la lumière dans l'eau.

Ce qu'on voit pousser sur cette terre à partir du chaos, du feu, de l'air et de l'eau, jusqu'aux herbes et aux fleurs, jusqu'aux êtres vivants, jusqu'à la conscience et aux sentiments, qu'est-ce ? Qui arrose ce jardin ? Les étoiles et les planètes tournent et se tiennent les unes les autres au sein d'un espace donné, comme si elles étaient transportées dans une danse aux règles strictes ; elles s'illuminent, se regardent, pétillent, représentent une douceur et une beauté indescriptibles – mais elles n'en ont aucune connaissance. Comme si elles étaient trop pleines d'un bonheur sans faille. Mais un regard se lève de la terre, dans un être à peine plus grand et plus résistant qu'une fourmi, la conscience se réveille, son cœur s'ouvre et, comme s'il n'attendait que cela, tout cet univers enivré de bonheur se découvre et s'unit dans la tête de cet être, ne serait-ce que dans un seul neurone. Soleil, lune, étoiles, tout plane dans la conscience, illuminé par le sens, tout baigne dans une seule goutte d'esprit, tout est bu dans un seul sentiment de joie. La conscience s'est souvenue du monde.

8.

À l'entrée du dernier port, l'ennemi qui garde les trésors les plus profonds de la conscience t'attend : seule la Mort, sans interruption, veille.

On écrit pour les morts. Ces mots sont à eux. L'esprit arrive aux vivants indirectement, à travers les morts. Sans ces derniers, aucun homme n'entend rien. Quand on prononce « mon amour », on reconnaît dans les sons, dans l'haleine, dans les sentiments et dans les images, les mouvements qui, génération après génération, inscrits dans les gènes, comme une mémoire inconsciente partout dans le corps et dans l'esprit, se répètent. Derrière les mots « mon amour », qui donnent à l'amoureux l'impression de s'élever au-dessus de l'humanité, se cachent des tonnes d'amants avides, y compris – à en croire la théorie de l'évolution – des singes et d'autres animaux. Surtout des singes.

Elle est étonnante, notre difficulté à trouver des morts, eux qui sont partout et en tout. Sans même parler des morts, je n'arrive pas à trouver le chemin qui mène à la mort. Orphée, Odyssée, Dante et d'autres sources, moins fiables, décrivent une espèce de descente au monde inférieur. Souterrain.

Au pied de cette colline, traverse d'abord la rivière, quelqu'un t'y fera passer si elle est en crue, tu verras sur l'autre rive un chêne, et là, tu tourneras à droite, tu marcheras à peu près une demi-heure, inutile de regarder derrière toi, tu descendras les marches en pierre, puis tu

tourneras à gauche à travers un buis pour arriver à un mur avec trois portails, mais n'essaie pas d'ouvrir les deux premiers, entre par le troisième qui mène dans un couloir obscur, et là, il faudra que tu fasses très attention lorsque tu marcheras à tâtons... Après tu verras toi-même.

Mes frères et sœurs, la mort n'existe même pas dans les profondeurs les plus insondables de la Terre. De fait, les sucs qui se précipitent dans la figue jaillissent de ces profondeurs terrestres où la lumière mûrit grâce à d'innombrables processus chimiques aux causes tellement éloignées dans le temps et l'espace que, pour sortir réellement de ce cercle de la vie, il faudrait d'abord sortir du temps et de l'espace.

Où est la mort ? Dans le bleu du ciel ? Dans les étoiles ? Pourquoi alors, de ces hauteurs-là, dans chaque atome et à chaque instant, obstruant le moindre vide dans la lumière et dans l'air, des cascades de vie se précipitent-elles sur la Terre ? Et pourquoi la vie, sans cesse, en toutes ses formes infinies, s'ouvre-t-elle vers ces hauteurs-là ?

La mort est avant le début et après la fin, mais où sont le début et la fin de ma figue ? Le début, s'y trouve-t-il avant l'été, ou avant le printemps, ou à l'Âge de pierre, ou avant l'apparition de l'eau sur la Terre, ou avant même la création de cette dernière ? Quand était cette forme qui n'est pas uniquement un chaînon dans le processus de sa naissance ? Si la mort de la figue est en moi après que je l'ai mangée, d'où viennent ces formes de vie dans mon corps et d'où sortent ces mots qui donnent la vie à sa forme et à son goût, sans lesquels il n'y aurait pas de mots ni de souvenirs de la figue ?

Un être vivant est comme un son. Puissant ici, et tenu là. Ensuite, plus loin dans le temps et dans l'espace, il devint de plus en plus atténué, jusqu'à sa disparition. Mais c'est une illusion : il ne disparaît jamais totalement. Cela dépend de l'oreille. Pour un chien, il disparaît beaucoup plus tard que pour moi. On peut imaginer une ouïe sensible au point d'entendre constamment tous les sons de l'univers, pour laquelle aucun son ne s'éteint jamais mais ricoche, pour ainsi dire, sur les parois de l'univers puis revient vers son intérieur.

À moins que l'univers n'ait pas de parois et que l'on en sorte en traversant la rivière puis en tournant à droite, jusqu'à l'arbre solitaire...

Et si le son mourait dans cette ouïe parfaite ? Comme si, une fois entré, il y plongeait jusqu'à disparaître, ses traces s'effaçant dans une dimension inconnue ?

Voici le problème : la matière meurt mais, dans la matière, il n'y a pas de place pour la mort. La matière est pleine et ne fait qu'adopter une apparence après l'autre, sans arrêt, elle ne fait que cela, comme un seul corps, éternellement vivant. Des milliers de cellules meurent constamment dans l'organisme. Comment cela peut-il être, puisque je suis vivant ? Est-ce donc ainsi que l'homme et toutes les autres formes meurent : comme une cellule dans l'organisme vivant ? Alors, cette cellule, est-elle morte ou devient-elle une autre chose dont l'organisme se nourrit ? Où est-elle, si elle est morte ?

Il s'agit de chercher une ligne de crête. Une seule, n'importe où et n'importe quand, où quelque chose finit et autre chose commence. Y trouverait-on le passage obscur donnant sur le monde souterrain et enseveli qu'habitent les morts ?

Où peut-être n'habitent-ils nulle part ? Ils meurent et ils ne sont nulle part. Oui mais, dans l'espace, aucun endroit n'est nulle part.

Les morts sortent du temps et de l'espace. Mais par lesquels de leurs segments les morts sortent-ils ? Tout comme le son traverse le cosmos, en y regardant avec un œil plus pénétrant que tous les microscopes connus une conscience attentive pourrait suivre la décomposition et la libération de chaque atome d'un corps mort, que ce soit à travers la terre, l'eau, l'air ou toutes les formes de vie, mais aucun atome ne pourrait la guider jusqu'à la porte sur laquelle serait écrit : Nulle part, royaume des morts. Peu à peu, dans cette conscience, se répandrait une forme comprenant toutes les autres, une figue arriverait aux confins du système solaire. Ne serait-ce qu'en convertissant ses jus en mes sentiments et en mes regrets. Puisque ceux-ci s'en vont au-delà du système solaire, la figue les accompagne.

Dans ce monde, personne n'est jamais mort et ne mourra jamais, que cela lui plaise ou non.

Or pourquoi la mort est-elle si puissante, voire omnipotente, si elle est emprisonnée dans un *no man's land* à longueur de temps et d'espace, et si personne ne l'a jamais rencontrée ?

Peut-être que, pendant le voyage à travers la conscience, on pourrait trouver cette ligne de crête qui n'existe pas dans l'univers. Même là, on la pressent plus qu'on ne l'atteint. Un peu comme quand la conscience pressent « la fin du monde » sans pouvoir l'imaginer mieux que les contes populaires : on arrive à la fin du monde, on s'assoit et on met les pieds dans le néant.

Même si l'on ne peut trouver la ligne de crête au-delà de laquelle on passe à la mort, la conscience arrive à la ressentir. Si la mort n'est nulle part en ce monde, elle est partout dans la conscience. Dans la conscience, tout meurt sans arrêt et, aussi longtemps qu'elle vit, elle est surveillée par la mort. Celle-ci est présente, on sait, d'une façon ou d'une autre, qu'elle est là, même si on ne la voit pas. La mort joue dans la conscience le même rôle que l'air sur la Terre : on la respire et tout est constamment en elle, on pourrait presque dire qu'elle seule, sous d'innombrables formes, traverse la conscience : toutes ces formes sont nées du désir de boire du sang et d'accéder à la vie. La mort veut se réveiller dans la lumière et voir, ne serait-ce qu'un instant, le visage infini qu'elle n'arrive pas à toucher. Les neurones, quelles drôles d'excroissances, le cerveau, quel drôle de foyer ! C'est précisément parce qu'ils respirent la mort qu'ils semblent pouvoir embrasser des quantités illimitées de vie. Ils ne possèdent rien, sauf une nostalgie sans fin, à l'échelle des étendues sans fin de ce qui est.

La conscience s'accorde à la mort au point de pouvoir dire : la Mort, c'est moi. Ce qui expliquerait le désir pressant de la conscience de se montrer, d'être vue et respectée. Et la peur absolue qui la suit pas à pas.

Depuis quel trésor inépuisable s'élèvent les nuages noirs de la peur de la mort ? De la limite même de la conscience mais pas au-delà. La première apparition de la mort n'est peut-être pas accompagnée de la peur ou, du moins, pas exclusivement de la peur. Car la mort naît automatiquement dans la conscience, les deux sont, techniquement parlant, inséparables, comme un couple d'amants fatals. La conscience est la séparation du monde, comme un

regard du monde sur lui-même : le regard s'est éloigné et, après un demi-tour, il s'observe de loin. Ignorant les lois de l'espace et du temps, la pensée fait des allers-retours, à une vitesse incalculable, dans une liberté absolue. À ce moment-là, rien ne peut l'empêcher d'être sur le Soleil avant la création de la Terre. Rien non plus ne peut l'empêcher de jouer avec les lois de l'univers : elle peut accélérer le mouvement de la Terre autour du Soleil et, au même moment, tourner autour d'elle à en avoir le vertige.

Se voyant séparée du monde, la conscience sait aussi qu'elle est morte. Cette horreur est la source de toutes les peurs : la conscience sait, à la fois, qu'elle est morte et qu'elle est le reflet de la vie. Elle regarde la vie depuis la mort. Elle se voit en sachant qu'elle n'est pas. Mais la vie tend vers elle toutes ses mains, comme si la conscience avait plus d'importance, comme si elle était son objectif et son sens, sa forme définitive. Au début au moins, apparaissant dans la conscience, la mort ressemble à l'amour, peut-être déjà à sa forme la plus belle : perte, séparation, chagrin amoureux.

Quand on entre sous les frondaisons de la conscience, à la recherche de la source de la mort, on entre dans un monde de merveilles. Est-il un phénomène plus étrange que ces pensées voyageant à travers la conscience recherchant un centre mouvant et fuyant que la pensée, la voix et le corps entier nomment « Moi » ? Comment la pensée cherche-t-elle le Moi qui s'enfuit ? Quel est le regard qui me suit, quand j'imagine le lecteur ? Comment circule-t-il à travers la conscience ? La masse de neurones reste calme, mais elle est disponible, on ne peut pas dire qu'elle ignore ce qui se passe. Le Moi, traversant les neurones comme

une ombre, provoque partout un méandre d'émotions et de souvenirs. Son passage, ou sa présence, est mémorisé mais pas son visage. Et partout il sème la peur de mourir et que tout ne périclite.

Personne n'apprendra jamais ce qui était dans l'intérêt du mort. Qu'est-ce qu'il considérerait comme ses victoires ? Des victoires sur qui ? Quel était cet état d'esprit nommé « vanité » dans lequel les condamnés à mort imaginaient la mort plus précieuse que la vie ? Pourquoi se sont-ils accrochés si fort à la mort face à la charge invincible de la vie ?

Un jour lointain, quand la conscience s'affranchira des illusions et fleurira, libre et parfumée, libérée de l'étreinte de la mort, elle ne comprendra rien de son célèbre et terrible passé.

Nous mourons tous à la surface de notre être ou, pour mieux dire, nous ne mourons pas mais gardons ouvert, pour d'autres couches de l'être commun, le passage par lequel nous remontons à cette surface. Chaque partie de l'homme peut être une métaphore de cette vérité, mais la plus belle en est peut-être une larme : on meurt comme elle quand elle roule sur la joue, pleine de vie, de lumière et de vérité, de ce que tout notre être est à ce moment-là. C'est pourquoi la mort n'existe pas en elle-même : tout ce qu'une larme est, tout cet univers – de sentiments, de souvenirs, de désirs et de sucs, lié au mécanisme de la vie tout entière, fantastiquement compliqué –, dure éternellement et lance ses racines à l'infini, en dehors de nous, dans le temps et dans l'espace. Le temps ne fait que passer sur sa surface, comme une douce brise. Plus on descend dans ses profondeurs, plus il coule lentement. En son centre, il ne bouge pas et reçoit en lui tout ce qui passe

en surface. Jamais il ne perd la moindre goutte de ce qui arrive.

Mourir est la seule véritable œuvre de mon Moi, la seule qui lui appartient entièrement du début à la fin. C'est, pour ainsi dire, sa contribution à la vie. Tous ses simulacres rajoutés ne sont que des illusions, comme s'il dessinait sur l'air ou dans l'eau : aucune trace ne reste après son passage. Étant illusion, la mort est pourtant son unique œuvre réelle, c'est-à-dire que, par cette œuvre, le Moi revient de l'illusion à la réalité.

C'est là que l'ancienne intuition mystique sur le but de la vie humaine prend tout son sens : il faut mourir lorsqu'on est vivant. Renonce à toi-même, ce sera un mensonge de moins. Il est possible d'atteindre la joie parfaite mais la transformation de l'illusion en vie ne peut pas être décrite avec des mots. Parce que les mots semblent abriter trop de mort : le poids de la langue, collectée au cours de la fuite devant la vie, n'est d'aucun secours au moment du retour à la vie.

Comment supprimer dans la conscience l'idée de la mort et libérer ainsi le monde de cette bête noire à la fois terrifiante et imaginaire ? Le visage dans le miroir, peut-il se rappeler sa propre source et passer de ce côté-ci, tout en restant ce qu'il est : conscience de soi, bien qu'en dehors de soi-même ?

C'est là, en effet, que se déclenche le retournement. Ce rôle de la conscience se détachant de la totalité de l'être pour que celui-ci puisse se connaître soi-même, paraît le plus beau des rôles de toutes les formes, en tout temps et en tout lieu. C'est pourquoi la conscience va vers la mort : sinon comment la vie pourrait-elle se connaître soi-même,

l'éternité non plus ne pourrait se condenser en un seul instant. La conscience est comme une déesse qui prend corps pour se baigner dans la source. Puis quelqu'un lui vole ses vêtements. Et elle est obligée de se montrer nue devant le voleur. Le corps de la déesse se reflète dans son regard. Plus jamais ni l'un ni l'autre ne seront comme avant.

9.

Si banal et ennuyeux soit-il, acteur d'un mystère à trois sous ou propriétaire d'agences publicitaires, sans aucun doute, l'Amour domine. Dans l'univers comme dans le cœur. La force nommée Amour est présente, la création de liens, le tissage d'un sens caché, la transformation des formes en contorsions du corps en sont les signes clairs. Au terme du plus grand effort de la conscience dans sa lutte contre les illusions, à la fin de toutes les ascèses et purifications, que ce soit celles du corps, de la conscience ou du cœur, nul doute que la lumière et les lois de l'univers se révèlent dans la conscience en tant qu'Amour. Au moment du grand reflux, quand la vie se retire, quand la matière elle-même commence à diminuer et la lumière à s'éteindre, alors, en bordure du Rien, dans la dernière trace de l'être, le cœur et la conscience voient sa douce main implacable à l'œuvre. Inévitablement, un regret insondable les envahit. Il suffit que la plus minuscule chose frémissse dans le néant, et le sang irrigue à nouveau le cœur et les neurones se remettent à sourire. On sait qui est à l'origine de cette œuvre.

Dans l'obscurité, comme dans toutes les formes qui hantent les sens, quelque chose naît et cherche à se frayer un chemin vers la lumière. Dans ce quelque chose, les sucS remontent comme dans les branches au printemps, les bourgeons, verts et rouges, deviennent humides et collants : ah, que ne donnerais-je pour pouvoir m'épanouir dans la lumière !

On mûrit dans les peurs de la mort, dans les fuites, dans les errances et dans la souffrance. La souffrance est rangée au long du chemin comme de la tourbe qui va brûler et éclairer le retour. Dans la souffrance, ce qui n'est pas devient réel. Passant par la souffrance, le mensonge, transformé et purifié, se dirige vers la vérité. La souffrance reste derrière chaque pas de l'homme. Dans les désirs, elle se pose la sécrétion de l'âme : souffrance venue des désirs inassouvis. Dans les victoires, elle se pose comme le regret et le tourment : cela aurait pu être différent et mieux. Tout cela, tout ce qui aurait pu être différent et mieux, tout cette lie sous les désirs inassouvis et les victoires honteuses, c'est la réalité de l'âme où la conscience de tout ce qui est perdu naît. Seulement cela est. Le tunnel de la mémoire se met à rougir comme un bourgeon au printemps, il devient transparent, la lumière et le monde se laissent entrevoir, puis il finit par se découvrir dans les larmes de l'union.

L'homme va vers son illusion en écrasant les fleurs sous ses bottes et il revient en marchant pieds nus sur les épines. Un sentiment très pur et doux, qui ne veut même pas un nom pour lui, encore moins la notoriété et la richesse, retourne dans le monde. Il s'adapte au moindre pli du monde comme dans son vieux moule, comme un

corps dans les replis d'un figuier. Il se voit dans chaque forme, comme dans un œil.

Tout homme est le premier et le dernier. Tout converge vers toi, à présent tout est toi. Rien n'a été gaspillé avant toi, rien ne deviendra, tout est présent en toi et tu resteras à jamais dans ce qui sera. Quand l'air te chatouillera les narines et quand la lumière t'ouvrira les paupières, n'aie pas peur et ne fuis pas, il faut te souvenir et retourner. Regarde ce strip-tease que le monde fait uniquement pour toi, regarde l'éternité tout entière se donner à l'instant sans hésitation, pour plonger en toi. Dans chacun de tes pores, dans chaque goutte de ton sang, dans chacune de tes cellules et chacun de tes neurones, toutes les forces que tu peux imaginer d'ici jusqu'aux étoiles ont laissé une trace pour que ta conscience s'en souviennne, pour que ton cœur les étrenne. Cette chimie en toi n'est pas autre chose que l'expression d'un amour absolu où le mensonge, le vide et l'infidélité n'ont de place, où il n'y a que l'embrasement sans interruption et des promesses jamais trahies.

Le berceau se balance aux rayons de soleil. Des milliards d'étoiles, scintillant tour à tour, veillent sur l'enfant endormi de Zeus. Le secret du temps mûrit en lui. Vas-tu sérieusement croire que sous tant de regards attentifs, la mort s'est faufilée pour entrer comme le serpent dans le berceau d'or ?

Cette conscience, aurait-elle pu naître en dehors de l'étreinte de la Mort ? Aurait-elle pu se trouver, se rappeler tout, comprendre la beauté de l'être sans se séparer préalablement de lui et sans se perdre dans la terreur des illusions mortelles ? L'amour, aurait-il pu naître en dehors du

regret de ce qui est perdu ? Lève-toi, armée immortelle des illusions perdues. La main de Pénélope essuie vos larmes.

Ce jeu va-t-il prendre fin avec le rire des amants retrouvés ? Après avoir comprimé l'histoire de l'espèce humaine en une vingtaine d'années, Odyssée et Pénélope se regardent et s'étonnent comme s'ils se voyaient pour la première fois : « homme insolite », « femme insolite ». Vous étiez des autres, vous voilà redevenus les mêmes. Un lit dans le tronc de l'olivier vous attend qui ne meurt jamais et dont la racine s'enfonce si profondément dans la terre que personne ne pourra jamais l'atteindre. Ithaque brille, immaculée entre les vagues, le reflet du soleil tremblote dans la mer comme une route menant par-delà l'horizon. Tiens, devant mes pieds nus, où les vaguelettes jouent en murmurant, le fleuve de feu tourne en flammes menues, presque timides, et se déverse dans le bleu du ciel.

Toute l'histoire absurde se réduit, Iliade et Odyssée, en une seule rencontre et en un regard perplexe. J'ai rêvé que j'étais mort. J'étais tant d'autres. Nous sommes tous redevenus un seul.

Est-ce juste une impression ou, si tu l'avais pu, m'aurais-tu trompé avec l'Autre ? S'il y avait encore quelqu'un dans ce monde, m'aurais-tu quitté ?

Quelle chance que, dans ce monde, jamais il n'y eut et jamais il n'y aura personne, hormis nous, l'un dans l'autre, l'autre dans l'un.

Stanko Cerović, le 18 avril 2007

Table

I. Entre la nuit et le jour.....	9
II. Ce que sait la main gauche.....	19
III. La maison jaune au bord de la Morača	35
IV. Et ton cœur, Zeus d'Olympe, ne bouge-t-il pas ?	43
V. Où est parti l'homme au casque scintillant ?	49
VI. Trois mille ans après.....	59
VII. Le rire de la jeune fille dans la nuit.....	71
VIII. Une bicoque dans l'Histoire	83
IX. Et l'acier fut trempé.....	97
X. Le voïvode Marko Miljanov et les avocats....	113
XI. La Tara s'écoule trouble et tumultueuse.....	137
XII. Braver les périls.....	145
XIII. <i>Je veux mourir en homme d'honneur</i>	149
XIV. Les amours cachés.....	155
XV. Une geôle pour demeure personnelle.....	161
XVI. La mort de Vuk Lopušina	169
XVII. Le camarade Staline et les victimes innocentes	177
XVIII. Les figues d'Ithaque	189

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBN000174.N001
Dépôt légal : janvier 2008

STANKO CEROVIC

APRÈS LA FIN DE L'HISTOIRE

UN REGARD SUR LES RÉVOLTES
DU VINGTIÈME SIÈCLE

CLIMATS

Le 28 juin 1914, à Sarajevo, l'archiduc François-Joseph, héritier de l'empire austro-hongrois, est assassiné. Cet événement est le coup d'envoi du xx^e siècle et de ses horreurs, et est aussi à l'origine de la création de la Yougoslavie. Et c'est avec la disparition de cette dernière, quatre-vingts ans plus tard, que se termine ce même siècle.

Stanko Cerovic raconte la vie et la mort de son pays, si emblématique de ce temps de ténèbres, les passions et désillusions politiques, la participation de sa famille, celle de Milovan Djilas, le meilleur ennemi de Tito, aux grands événements qui façonnèrent l'Est du continent. Où est la source de la révolte dans l'homme ? Obsédé par cette question, l'auteur revient sur les rebellions du siècle – le communisme, l'anticommunisme, la dissidence, leur échec, et leur sens, si elles en ont un. Cerovic le croit, et pense qu'elles méritent d'être expliquées, et parfois même justifiées malgré la terrible impasse à laquelle elles aboutissent toutes. Marchant sur les traces de l'homme révolté de Camus, il peut, à l'issue de cet itinéraire spirituel singulier, faire sienne la célèbre phrase d'Ulysse de Joyce : « L'Histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller ».

Stanko Cerovic s'est mis à écrire dans le *no man's land* de l'exil parisien, non pour retrouver une patrie mais pour justifier sa propre survie. Il nous offre avec cette odyssee européenne singulière une philosophie de l'histoire, un récit épique, politique et intimiste à la fois.